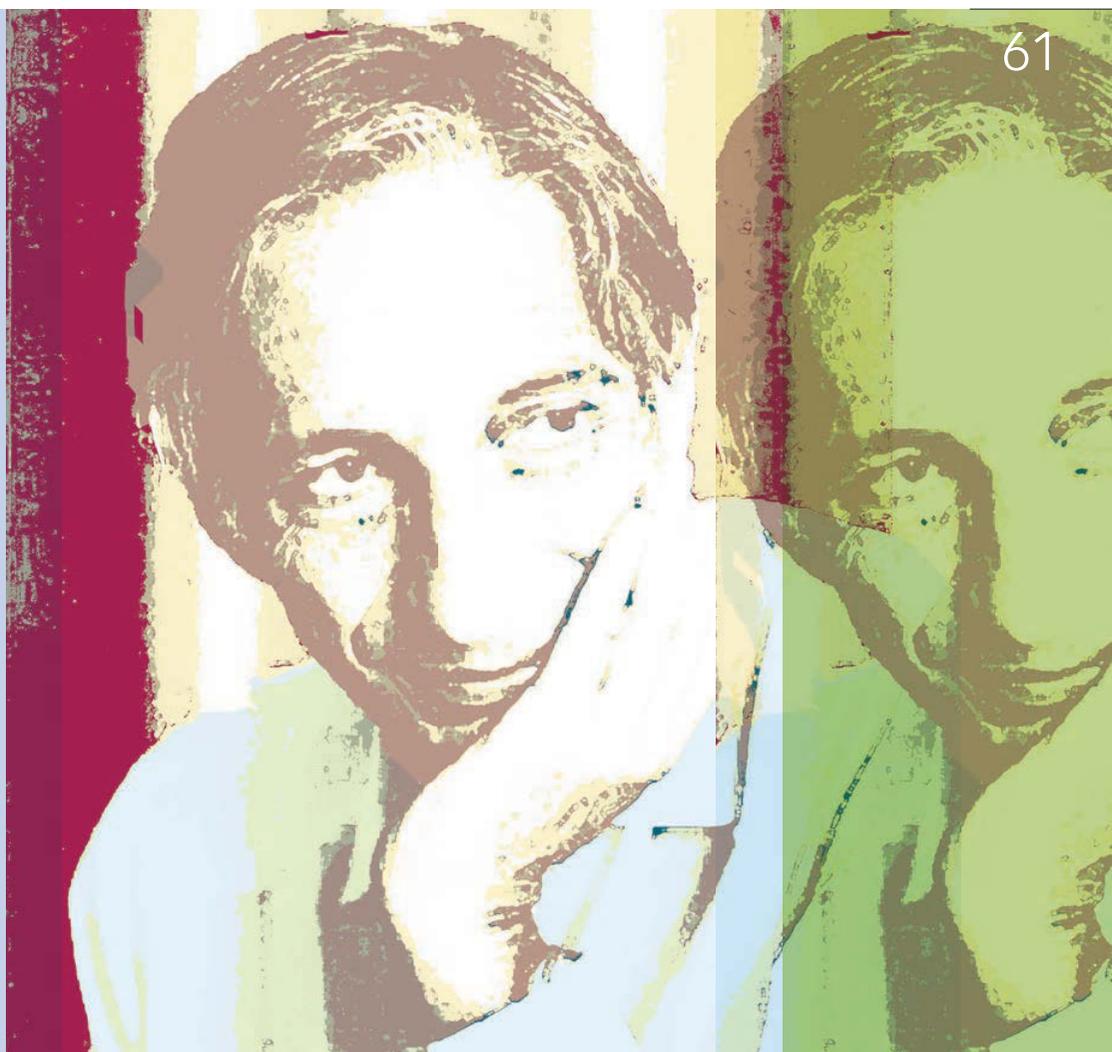


Romain Felli*

Ivan Illich, chrétien, libertaire, écologiste

Cet article est le second d'une série de trois textes de Romain Felli, chacun sur un auteur majeur de l'écologie politique dont il rappelle la pensée dans *Les deux âmes de l'écologie. Une critique du développement durable*¹ : André Gorz (1923-2007), Ivan Illich (1926-2002) et Cornelius Castoriadis (1922-1997).

Après avoir évoqué la figure d'André Gorz², Romain Felli rappelle ici le parcours d'Ivan Illich, en insistant sur la courte période, au début des années 1970, durant laquelle il fut l'un des principaux hérauts de la critique – alors très populaire – du système industriel. Il est frappant de constater à quel point ce penseur avait identifié plusieurs des impasses sur lesquelles cette société « non conviviale », qu'il rejetait de toutes ses forces, bute aujourd'hui.



Comme André Gorz, Ivan Illich naît à Vienne dans l'entre-deux-guerres, en 1926. Comme Gorz, il descend d'une famille cosmopolite : un père catholique croate et une mère allemande d'origine juive sépharade.

Fuyant devant la montée des lois antisémites, la famille Illich quitte Vienne en 1942 et s'installe en Italie. Ivan Illich étudie la cristallographie à l'Université de Florence, puis suit une formation ecclésiastique à l'Université pontificale grégorienne du Vatican

(jésuite). Il obtient ensuite un doctorat en histoire médiévale à Salzbourg.

Après avoir envisagé la carrière diplomatique, le jeune homme décide d'accéder à la prêtrise. En 1951, il est en charge d'une paroisse pauvre d'immigrants portoricains à New York, aux Etats-Unis. Cinq ans plus tard, il est nommé vice-recteur de l'Université catholique de Porto Rico.

Des désaccords avec sa hiérarchie le conduisent à s'installer au Mexique, à Cuernavaca, à quelque soixante kilomètres au sud de Mexico. Il y fonde, en 1961, le Centre interculturel de documentation (Cidoc). Ce centre pour la formation interculturelle a pour

but d'enseigner aux missionnaires catholiques envoyés en Amérique du Sud les langues et la connaissance de la culture nécessaires à l'accomplissement de leur sacerdoce.

De 1966 à 1976, le Cidoc fonctionne avec Valentine Borremans comme codirectrice, et accueille des intellectuels du monde entier. Toujours en délicatesse avec la hiérarchie vaticane (ses positions anticonformistes apparaissent de plus en plus en contradiction avec les volontés de l'Eglise) et craignant la trop grande institutionnalisation du Cidoc, Illich décide de le fermer après dix années d'activité.

L'époque du Cidoc est celle de sa plus grande notoriété publique. Il publie durant cette

* Romain Felli prépare un doctorat à l'Institut d'études politiques et internationales, à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne, en Suisse.

période ce qu'il nomme ses « pamphlets », qui rencontrent un énorme succès. *Une société sans école*³, *Energie et équité*⁴, *La convivialité*⁵, *Némésis Médicale*⁶ sont diffusés, lus et débattus avec vigueur. Illich est invité dans le monde entier, y compris aux plus hauts sommets. Ses thèses, critiques du « mode de production industriel », entrent en résonance avec une série d'analyses qui commencent à diffuser.

Après la fermeture du Cidoc, Illich retourne vivre en Europe. Sa carrière se poursuit comme professeur invité dans de nombreuses universités, en particulier aux Etats-Unis et en Allemagne. Il renoue alors avec des travaux d'érudition portant sur les institutions fondamentales des sociétés contemporaines, analysées dans leur héritage issu des institutions chrétiennes. Il enseigne l'histoire du haut Moyen Age à l'Université de Brême. En 2002, il décède des suites d'une tumeur à la mâchoire qu'il a supportée plus de vingt ans sans la faire traiter.

Pour la « déprofessionnalisation »

L'idéologie politique dans laquelle s'inscrit Ivan Illich est des plus difficiles à cerner. Ses thèses principales relèvent d'un anarchisme libertaire, certaines sont issues de sa foi chrétienne, d'autres sont extrêmement progressistes, d'autres encore apparaissent profondément réactionnaires. Assurément, Illich est un critique de la notion de « progrès » comme mouvement naturel vers toujours plus et toujours mieux.

André Gorz, qui l'introduit en France, insiste sur son analyse de la technique et des systèmes de domination, bref de tout ce qui fait obstacle à l'autonomie des individus. Ce sont ces thèses-là, issues de la période des « pamphlets », qui ont eu un impact important sur le mouvement écologiste, plus que l'œuvre ultérieure d'Illich.

Il y propose une critique de la société industrielle de croissance qui fait écho aux préoccupations de l'écologie politique. Cette société qui détruit l'autonomie conduit les hommes

Illich et Marx ?

De manière paradoxale, j'aimerais émettre ici l'hypothèse que la pensée de Karl Marx est une source méconnue de celle d'Illich. Je dis « paradoxal », car les « marxistes » ont été au cours du siècle dernier les premiers à faire de Marx un chantre du développement industriel à tout crin et de la « libération des forces productives » entendues comme un appel à la croissance infinie de la production.

Pourtant, en lisant Marx, on trouve dans le chapitre 8 du livre I du *Capital* sur « l'accu-

mulation primitive » la description du phénomène qu'Illich analyse lorsqu'il parle de la perte de convivialité et de maîtrise des travailleurs sur leur production. Pour Marx, l'Etat a été l'instrument historique de cette dépossession des producteurs de leurs outils de production et de leur soumission à la machine.

Lorsque Illich constate : « cela fait une centaine d'années que nous essayons de faire travailler la machine pour l'homme et d'éduquer l'homme à servir la machine. [...] Or, c'est l'outil qui fait de

l'homme son esclave », on est proche de Marx, qui écrit que dans le système industriel, « ce ne sont pas les moyens de production qui sont au service du travailleur, mais le travailleur qui est au service des moyens de production ».

Ce rapprochement n'est pas si étonnant lorsqu'on sait qu'Illich appelait Jacques Ellul – spécialiste de la pensée de Marx – son « maître ». Ellul, comme Illich, est un anarchiste chrétien, et un penseur de la technique et de l'écologie.

RF

à ne plus maîtriser leur environnement, leurs outils et leurs productions : « Les individus qui ont désappris à réclamer leurs propres droits deviennent les proies de la méga-machine qui définit à leur place leurs manques et leurs revendications. »

Les thèses principales d'Illich ont souvent été résumées par une série de slogans : « l'école abrutit », « la médecine rend malade », « la vitesse fait perdre du temps », etc. Néanmoins, il serait faux d'y lire la énième resucée de la thèse réactionnaire des « effets pervers » de la société industrielle. Illich propose une analyse bien plus profonde de ces phénomènes, qui ont à voir avec une critique radicale de cette société.

Cette critique doit permettre aux sociétés dites « développées » de sortir de ce modèle absurde, et à celles qui n'y sont pas encore entrées de se garder de le faire. Par opposition, Illich esquisse les contours d'une société conviviale, c'est-à-dire « où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité, et non au service d'un corps de spécialistes. Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil. »

Cette société conviviale passe par ce qu'Illich nomme la « déprofessionnalisation ». Les « professions » sont une manière d'interdire aux gens d'exercer des compétences naturelles. Au fur et à mesure que se développent la médecine, l'école, etc., les savoirs vernaculaires, traditionnels sont évacués, disqualifiés, voire interdits.

Tout ce qui n'est pas marchandisable, quantifiable, productible en grande série est inadéquat aux sociétés industrielles. De même, par la distribution de diplômes, la structure de l'éducation produit moins une reconnaissance de certaines capacités que l'exclusion des non-détenteurs d'un diplôme.

Outils conviviaux contre monopole radical

Selon Illich, la notion d'outil est centrale pour comprendre la structure des sociétés contemporaines. L'outil englobe à la fois les objets techniques (le téléphone, la bicyclette, la voiture, etc.) et les principales institutions des sociétés industrielles comme l'école ou la médecine. Or, lorsque ces institutions atteignent un certain « seuil », elles se mettent à produire des phénomènes opposés au but originnaire qu'elles sont censées poursuivre.



Pour désigner ce phénomène, Illich parle de « contre-productivité » des institutions modernes.

Dans la société industrielle, les institutions qui prétendent répondre à des besoins humains engendrent en réalité de nouvelles demandes, selon un cercle infini. Ainsi, au projet de libérer l'Homme des servitudes, elles substituent de nouvelles dépendances et un attachement renforcé au système. Par exemple, alors que la mobilité individuelle est censée affranchir les gens de la distance afin de gagner du temps, le développement de la civilisation automobile produit l'effet inverse.

La multiplication des automobiles engendre en effet des congestions de trafic qui font baisser la vitesse globale des transports. De plus, si l'on additionne le temps passé à travailler qui sert à se payer une voiture, son entretien, son carburant, etc., et qu'on le divise par la distance couverte par ses déplacements automobiles, on obtient une « vitesse généralisée » de 6 km/h, comme l'a calculé Jean-Pierre Dupuy.

Dès lors, la marche à pied (4 km/h) ou le vélo (15 km/h) sont des moyens de transport tout autant, voire plus efficaces encore, tout en étant infiniment plus « conviviaux ». Car si l'utilisation de l'automobile suppose un réseau de routes, de distribution de carburants, de garages, de policiers, etc., le vélo nécessite

peu d'infrastructures, est aisément réparable et indépendant de systèmes hétéronomes pour son fonctionnement.

En outre, le développement des outils non conviviaux produit un « monopole radical » qui exclut l'usage d'outils alternatifs. Les outils non industriels n'ont plus voix au chapitre pour répondre à un besoin. Ainsi, le développement de l'automobile, la construction d'autoroutes, etc. dévalorisent, voire rendent impossible la marche à pied ou le vélo. L'urbanisme est alors pensé pour et autour de la voiture, les rues ne sont pas conçues pour les piétons ou les cyclistes, etc. Bref, pour satisfaire un besoin, le système industriel réussit à imposer un outil industriel unique.

Construire un autre modèle de société

Retournement complet

La crise écologique inquiète Illich au plus haut point, mais certaines solutions proposées pour la résoudre l'effraient encore plus. Les conceptions technocratiques de l'écologie qui demandent une intervention accrue des « experts » du « Léviathan bureaucratique » supposent une « industrialisation des valeurs » et la croyance que la technique et les machines pourraient résoudre la crise écologique.

A l'opposé, Illich défend l'idée que seul un retournement complet du système qui verrait les humains prendre conscience de la nécessité de « prendre soin l'un de l'autre » est souhaitable. Illich connaît bien les thèses du fameux

rapport au Club de Rome (1970) intitulé *Halte à la croissance !* (le titre anglais énonce de manière plus précise : *Les limites de la croissance*) mais, loin de constituer une référence sur ce que devrait être l'écologie, elles correspondent dans son analyse au plus haut degré d'aliénation par les « experts » d'un problème politique.

Illich n'a pas de mots assez durs pour fustiger cette « élite organisée ». Car pour lui, le problème n'est pas de parvenir à imposer une limitation d'en haut de la production industrielle, mais bien la reconstruction révolutionnaire d'un autre modèle de société. Or, « en incitant la population à accepter une limitation de la production industrielle sans remettre en question la structure de base de la société industrielle, on donnerait obligatoirement plus de pouvoirs aux bureaucrates qui optimisent la croissance, et on en deviendrait soi-même l'otage ».

En proposant une critique radicale de la société industrielle et de la croissance économique, Ivan Illich a fourni à l'écologie politique quelques-uns de ses outils d'analyse les plus précieux. Après lui, il n'est plus possible d'imaginer une résolution de la crise écologique qui ferait l'impasse sur la transformation du modèle de développement suivi jusqu'à présent. ■

1) L'Harmattan, Paris, 2008. Voir *Les deux âmes de l'écologie*, LaRevueDurable n° 31, octobre-novembre 2008, p. 7.

2) André Gorz, *L'écologie comme politique*, LaRevueDurable n° 33, mars-avril-mai 2009, pp. 61-63.

3) Seuil, Paris, 1971.

4) *Idem*, 1973. 5) *Idem*. 6) *Idem*, 1975.

La postérité d'Illich

Diverses associations perpétuent la pensée d'Ivan Illich par la lecture de ses textes et la tenue de conférences portant sur des sujets proches de ceux que cet auteur a abordés.

Cependant, la postérité la plus importante d'Illich réside probablement dans le courant de l'« après-développement »¹ que portent des auteurs tels que Serge Latouche, Gilbert

Rist², Wolfgang Sachs, Majid Rahnema ou Jean Robert. Ce courant remet en cause l'occidentalisation du monde et l'imposition par le Nord d'un modèle de développement au Sud, qui abrase les cultures locales, les traditions et les sociétés existantes. RF

1) *Défaire le développement, refaire le monde, actes du colloque de l'Unesco, Parangon, Lyon, 2002.*

2) Voir Gilbert Rist. *Le développement durable : les dangers d'une bonne idée*, LaRevueDurable n° 1, septembre-octobre 2002, pp. 65-66.

A lire :

MARTINE DARDENNE ET GEORGES TRUSSART (ÉD.), *Penser et agir avec Illich : Balises pour l'après-développement*, Couleurs livres, Charleroi, 2006.

BIBLIOGRAPHIE ESSENTIELLE D'IVAN ILLICH SUR L'ÉCOLOGIE POLITIQUE

La Convivialité, Seuil, 1973.
Energie et équité, Le Seuil, 1973.
Némésis médicale, Seuil, 1975.

Les œuvres complètes d'Illich sont éditées en deux volumes aux Editions Fayard, Paris, 2004 et 2005 (avec une introduction utile de Jean Robert et Valentine Borremans).

LE PORTRAIT SUIVANT SERA CELUI DE CORNELIUS CASTORIADIS.